

SOUS LA DIRECTION DE
CORINE DEFRANCE, CATHERINE HOREL ET FRANÇOIS-XAVIER NÉRARD

VAINCUS! HISTOIRES DE DÉFAITES

Europe, XIX^e-XX^e siècles



nouveau monde
éditions

VAINCUS!
HISTOIRES DE DÉFAITES

Conception graphique: Farida Jeannet

© Nouveau Monde éditions

170^{bis}, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75012 Paris

ISBN: 978-2-36942-465-9

Dépôt légal: octobre 2016

Imprimé en France par Meilleures Impressions

Sous la direction de
Corine Defrance, Catherine Horel
et François-Xavier Nérard

VAINCUS!

HISTOIRES DE DÉFAITES

Europe, XIX^e-XX^e siècles

nouveau monde éditions

Présentation de la collection

La collection Nouvelle Histoire de l'Europe propose des synthèses issues des thèmes analysés dans le cadre du programme de recherche Écrire une histoire nouvelle de l'Europe (EHNE). Le projet EHNE est construit autour de 7 axes : Civilisation matérielle, Épistémologie du politique, Humanisme européen, L'Europe, les Européens et le monde, Guerres et traces de guerre, Genre et Europe, L'Art européen. Chacun d'entre eux est animé par des dynamiques et des temporalités qui lui sont propres. Pris dans leur globalité et dans leurs interactions, ils constituent une réalité européenne complexe et changeante faite de réseaux, de conflits, de projets communs. C'est cette réalité qu'EHNE cherche à mieux comprendre et à faire connaître.

Le premier ouvrage de cette collection, *Vaincus! Histoires de défaites*, s'inscrit dans cette démarche originale. Il s'agit ici d'appréhender différemment le couple défaite et victoire. L'histoire de l'Europe et de ses nations s'est écrite le plus souvent autour des victoires. Pourtant ces histoires ont été aussi largement façonnées par les défaites. Le regard porté sur l'envers de la victoire permet ainsi de proposer une lecture renouvelée de l'histoire de l'Europe.

Introduction

Réalités, perceptions et usages de la défaite en Europe

« Les vainqueurs sont ceux qui écrivent l'Histoire », affirme-t-on souvent pour aborder de manière critique un récit collectif imposé par le camp victorieux aux vaincus de l'Histoire. La fabrique et l'enracinement de ce récit couronneraient l'œuvre des vainqueurs déposédant les « perdants » de leur narration et de leur mémoire. Nathan Wachtel, avec sa *Vision des vaincus*, a été l'un des premiers à abandonner le point de vue des vainqueurs et conquérants européens pour se placer dans la perspective amérindienne des vaincus¹. Si l'historiographie occidentale a longtemps mis en lumière l'Europe dominatrice et colonisatrice, cette dernière a pourtant été dans ce même temps, et de façon continue, un continent déchiré par des guerres redéfinissant toujours vainqueurs et vaincus. Et force est de constater que les grandes défaites ont produit de grandes épopées, comme l'*Iliade* ou la *Chanson de Roland*, qui restent au cœur de la culture et de l'imaginaire européens.

1. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole (1530-1570)*, Paris, Gallimard, 1992 (1^{re} éd. 1971).



▲ François Gérard, *La bataille d'Austerlitz*, peinture à l'huile, détail, 510 x 958 cm, 1810.
Photo © RMN-Grand Palais (Château de Versailles)/DR.

La défaite interpelle, avec son lot de héros, de martyrs, d'exilés et de traîtres. Les émotions suscitées par la défaite ne sont pas seulement le miroir inversé de celles produites par la victoire ; elles ont ceci de particulier d'agir comme un électrochoc. La conscience de la défaite contraint à la remise en cause et au renouvellement de la pensée. Le vaincu doit interroger la défaite pour la dépasser et, à partir – mais aussi au-delà – de ses expériences, composer un nouvel horizon d'attente². Pour l'historien aussi, saisir la défaite et l'interpréter constitue un défi particulier. Elle exige une explication pour faire

2. Reinhart Koselleck, « "Erfahrungsraum" und "Erwartungshorizont". Zwei historische Kategorien », dans *id.*, *Vergangene Zukunft: zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort/M., Suhrkamp, 2010 (1^{re} éd. 1979).

sens, pour ne pas ajouter la défaite de la pensée à la défaite militaire, politique ou civilisationnelle. Or cette interprétation se fonde sur une mise à distance, sur la recherche de causalités à long et moyen termes. Comme l'historien allemand Reinhart Koselleck l'a relevé il y a presque trente ans déjà :

À court terme, il se peut que l'histoire soit faite par les vainqueurs mais, à long terme, les gains historiographiques de connaissance proviennent des vaincus.

Il a résumé son propos dans la formule : « L'histoire des vainqueurs, une historiographie des vaincus »³, ce qui – notons-le – présuppose un ancrage « national » de l'historien qui résulterait de l'indissociabilité de ses expériences et de sa méthode. Et sans doute l'expérience de la défaite totale faite et pensée par des historiens allemands après 1945 – à la différence de la défaite niée ou non assumée de 1918 – n'est-elle pas étrangère au fait de la considérer *a posteriori* comme une chance intellectuelle et un élément de réflexion éminemment productif.

Ce bel objet de l'historiographie a pourtant été longtemps négligé ou bien abandonné aux seuls historiens du fait militaire soucieux de rechercher, dans une perspective essentiellement nationale, quelles erreurs tactiques, stratégiques voire politiques en avaient été la cause. Depuis une quinzaine d'années, la défaite prend pourtant sa revanche. Elle est désormais appréhendée dans une triple approche transnationale, transpériodique et interdisciplinaire. Abordant le passé en s'efforçant de faire abstraction de son origine nationale, l'historien reconsidère toute bataille ou guerre dans sa

3. Reinhart Koselleck, « Mutation de l'expérience et changement de méthode. Esquisse historico-anthropologique », dans *id.*, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Seuil, 1997, p. 312-313 [trad. de l'allemand, titre original, « Erfahrungswandel und Methodenwechsel. Eine historisch-anthropologische Skizze », dans Christian Meier et Jörn Rüsen (ed.), *Historische Methode*, Munich, dtv, 1988, p. 13-61].

double dimension de victoire des uns et de défaite des autres, en combinant les éléments explicatifs de court, moyen et long termes. Nous aurions ainsi pu intituler cet ouvrage, publié en français, *La défaite d'Austerlitz!* Les travaux récents – presque toujours nécessairement collectifs vu l'ampleur de la tâche – abordent la question de la défaite dans une approche comparative à la fois diachronique et synchronique⁴. On assiste donc à un véritable décloisonnement des périodes historiques. De surcroît, on sait bien que la guerre ne s'achève pas avec la victoire ou la défaite proprement dite mais que la guerre – et les expériences de guerre – affecte les identités sur le plus long terme, qu'elle transforme les structures politiques, économiques, sociales et culturelles, qu'elle est conscientisée et pensée parfois pendant la guerre, mais plus largement après; et il s'agit de comprendre comment les sociétés gèrent, dans le temps, la mémoire de la guerre et de la défaite et quels usages elles en font. Aussi, la défaite – militaire, politique voire sociale – est désormais saisie dans un mouvement plus global, essentiellement culturel et anthropologique, empruntant à différentes disciplines méthodes et outils conceptuels, en particulier ceux d'*expériences* et de *mémoires*.

Il est particulièrement difficile d'isoler la « réalité » d'une défaite – c'est-à-dire ses conditions objectives – de sa perception. À tel point que le ressenti paraît être lui-même un élément constitutif de la défaite.

4. Wolfgang Schivelbusch, *The Culture of Defeat: On National Trauma, Mourning, and Recovery*, New York, Picador USA, 2007. L'auteur compare les cultures de défaites dans les États du Sud après la guerre civile américaine, dans la France de l'après-Sedan et dans l'Allemagne au lendemain de la Première Guerre mondiale; Holger Afflerbach, *Die Kunst der Niederlage: eine Geschichte der Kapitulation*, Munich, C. H. Beck Verlag, 2013; Holger Afflerbach et Christoph Cornelißen (dir.), *Sieger und Besiegte. Materielle und ideelle Neuorientierungen nach 1945*, Tübingen, Bâle, Francke Verlag, 1997; Patrick Cabanel et Pierre Laborie (dir.), *Penser la défaite*, Toulouse, Privat, 2002; Horst Carl, Hans-Henning Kortüm, Dieter Langewiesche et Friedrich Lenger (dir.), *Kriegsniederlagen. Erfahrungen und Erinnerungen*, Berlin, Akademie Verlag, 2004.

DIVERSITÉ DES SITUATIONS DE DÉFAITE

Certaines défaites semblent évidentes et sont immédiatement perçues comme telles. Il peut s'agir d'une part de défaites militaires contre un ennemi extérieur sur le champ de bataille – la défaite française de Sedan (2 septembre 1870) pendant la guerre franco-prussienne en est l'illustration⁵ –, d'autre part de défaites politiques et diplomatiques à la table des négociations. Ainsi les accords de Munich de 1938 ont-ils été ressentis en Tchécoslovaquie comme une injuste défaite. D'autres sont plus imprécises ou ne prennent tout leur sens que sur la plus longue durée. Ainsi, en Allemagne, si la défaite que scelle la capitulation de mai 1945 est incontestable, sa dimension civilisationnelle n'a-t-elle été perçue que progressivement au fil du second vingtième siècle.

Par ailleurs, la défaite ne résulte pas nécessairement d'une guerre qui voit s'affronter des forces militaires. Elle peut faire suite à une insurrection ou à une révolution réprimée de l'intérieur ou – plus fréquemment – de l'extérieur. La guerre civile (Espagne, Grèce, Irlande) marque la lutte de deux projets politiques plus ou moins soutenus par des puissances extérieures et son issue fait de ses acteurs des vaincus et des vainqueurs appartenant à la même communauté nationale. Les premiers doivent ensuite cohabiter ou s'exiler et les victimes sont considérées comme des martyrs. Ce type de défaite combine plusieurs facteurs qui font sens dans la mémoire qui se forme ensuite de l'événement chez les participants et opposants à la révolte, ces derniers devenant des « collaborateurs » du pouvoir répressif, qu'il soit d'essence locale ou étrangère. Celui-ci est alors vu comme doublement illégitime : il s'impose non sur le champ de bataille mais par la trahison

5. Guy Pedroncini, *La défense sous la Troisième République*, t. 1, *Vaincre la défaite (1872-1881)*, Vincennes, Service historique de l'armée de Terre, 2000 ; Jean-François Chanet, *Vers l'armée nouvelle. République conservatrice et réforme militaire*, Rennes, PUR, 2006 ; Alain Gouttman, *La grande défaite, 1870-1871*, Paris, Perrin, 2015.

d'une partie de la communauté nationale et en utilisant des moyens disproportionnés. Les contestations du totalitarisme soviétique (Hongrie 1956, Tchécoslovaquie 1968) en sont des exemples.

CONDITIONS ET FORMES DE LA PERCEPTION ET DE L'INTERPRÉTATION DE LA DÉFAITE

Nier la défaite est-ce vraiment lui échapper? La défaite la plus absolue n'est-elle pas la défaite non assumée ou non reconnue? Inversement, reconnaître « une » défaite peut être une étape pour continuer autrement le combat militaire ou politique en vue de « la » victoire, comme en témoigne par exemple l'impact de « Sedan » en France⁶. Ceux qui sont ou se sentent vaincus aspirent la plupart du temps à la revanche pour inverser le cours des choses. Ainsi l'exilé est-il un vaincu déraciné dont l'expérience est différente, voire contradictoire, de celle vécue par celui resté dans le pays. L'exil comme alternative à la défaite peut être collectif – comme pour les gouvernements en exil lors des deux guerres mondiales – ou individuel, mais, dans les deux cas, il est de l'ordre du refus de la défaite. La résistance extérieure ou intérieure peut être également une réaction à celle-ci. Elle consiste à continuer le combat contre la situation imposée par le vainqueur : son issue peut toutefois donner lieu à une nouvelle défaite. Dans les pays passés en 1945 sous domination soviétique, les anciens combattants de l'extérieur ont été rapidement éliminés par les résistants intérieurs et les « Moscovites » exilés en Union soviétique.

La perception de la défaite dépend de plusieurs facteurs : des repères temporels, du statut de l'observateur et de la lisibilité des rapports de force. La défaite se construit d'abord à l'interaction des différentes échelles de temps. La défaite passée est reconnue dans le

6. Outre les titres récents mentionnés à la note précédente, voir aussi Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959.

présent en vue de la revanche, de la victoire ou du nouveau départ que l'on espère pour l'avenir. L'expérience de la défaite élargit l'horizon d'attente et constitue un défi pour l'avenir. Elle exige l'adaptation aux nouvelles circonstances et est propice aux mutations, tandis que le vainqueur est plus enclin à se reposer sur ses lauriers, à persévérer dans sa manière d'être et d'agir, ce qui l'incite généralement au « conservatisme ». Ainsi, plusieurs siècles après l'événement, la défaite serbe de Kosovo Polje (1389) a-t-elle été instrumentalisée pour le réveil national serbe puis, aujourd'hui, à des fins politiques, en Serbie. De même, en Ukraine, les soulèvements des Cosaques contre les Polonais au milieu du XVII^e siècle nourrissent une geste héroïque et désespérée. La défaite permet également de pérenniser la figure de l'ennemi éternel ou consubstantiel à l'existence nationale, qui prend alternativement les traits du barbare ou du conquérant dont la supériorité ne saurait être que numérique et technique. Des couples antagonistes se forment ainsi et traversent l'histoire européenne. La figure de l'adversaire irréductible construit les imaginaires nationaux ; elle est non seulement fautive sur le temps court du conflit, mais encore sur le temps long en raison des perméabilités transfrontalières et de l'évolution géopolitique. Dans les Balkans par exemple, la disparition de l'Empire ottoman est remplacée, dans la permanence de l'antagonisme, par la survivance dans les pays successeurs de populations musulmanes et/ou turcophones présentées à tort comme allogènes.

Il faut ajouter à ce rapport des temporalités le fait que le contexte du présent évolue dans le temps. C'est ainsi que, ce qui avait été une défaite, perçue à l'origine comme telle, peut être interprété des années plus tard comme la première étape d'une victoire ou d'un renouveau. C'est le sens que donne Miklós Molnár au titre de son livre sur la révolution hongroise de 1956, *Victoire d'une défaite*⁷. La notion de

7. Miklós Molnár, *Victoire d'une défaite. Budapest 1956*, Paris, Fayard, 1968 (rééd., Lausanne, Éditions L'Âge d'homme, 1996).

victoire sur le long terme est une constante de l'inconscient collectif en Europe centrale et elle permet de réactiver régulièrement les figures des anciens martyrs et des vaincus en remontant très loin dans le temps. Dans le cas hongrois, un parallèle est établi entre la défaite de la guerre d'indépendance de 1848-1849 qui a conduit à la « victoire » du Compromis austro-hongrois de 1867, et l'écrasement de la révolution de 1956 qui a permis dans une certaine mesure la libéralisation des années 1970-1980, prélude à l'échec du régime communiste. Inversement, c'est aussi avec le temps que certaines victoires, parce qu'elles n'ont pas été à la hauteur des attentes, provoquant par là même ressentiment et frustration, ont pris plus tard le goût de la défaite. C'est ici l'exemple italien qui vient à l'esprit : grâce à son entrée en guerre aux côtés de l'Entente en 1915, l'Italie fait partie des vainqueurs de la Première Guerre mondiale, mais se voit déçue dans ses ambitions territoriales démesurées, ce qui génère frustrations et sentiment de défaite, dont le fascisme fait ensuite un des fondements de son idéologie. Naît alors l'image de la victoire mutilée.

La perception de la guerre et de la défaite dépend encore de l'observateur et du lieu d'où il s'exprime. Celui-ci peut être individuel ou collectif, représentant des élites ou du peuple, du front ou de l'arrière, de l'intérieur de la société ou de ses marges. La question des minorités, par exemple, est cruciale. Il en est ainsi des recompositions territoriales successives à des guerres qui déplacent sur la carte des populations d'ex-vainqueurs qui deviennent des vaincus. Les minorités nationales se sentent les vaincues de l'histoire et sont vues comme des traîtres potentiels par la nation victorieuse. Si l'État vainqueur se comporte auprès d'elles en conquérant en voulant soit les éliminer soit les assimiler, elles sont dans une attitude de résistance, active ou passive, traduisant le refus de la défaite et de la loi du vainqueur. La plupart du temps, l'État les chasse du récit mémoriel : c'est l'exemple des Alsaciens-Mosellans enrôlés dans la *Wehrmacht*, d'une part, et des légionnaires tchécoslovaques, d'autre

part. Ces derniers sont présentés dans le discours du nouvel État créé en 1918 comme des vainqueurs face à la majorité des Tchèques et des Slovaques ayant combattu loyalement dans les rangs de l'armée austro-hongroise durant la Première Guerre mondiale, dont la mémoire est donc en contradiction avec celle qu'impose la Tchécoslovaquie en rupture avec le passé habsbourgeois. En outre, le groupe minoritaire – en Tchécoslovaquie, les Allemands et les Hongrois – considère la victoire célébrée par le nouvel État comme une défaite à la fois sur le plan idéologique et territorial.

Enfin reconnaître la défaite c'est aussi désigner un vainqueur et un vaincu dès lors que l'on a signé l'arrêt des hostilités. Or les formes de guerre connaissent aujourd'hui de profondes mutations et changent l'équilibre des forces. Les attentats perpétrés par le terrorisme international remettent par exemple en cause la guerre comme monopole des États, ainsi que les fronts de guerre traditionnels. Ils sont qualifiés par les autorités officielles d'actes de guerre (New York 2001 ou Paris 2015), mais, dans ce type d'agressions, l'état de guerre prend des contours flous. Malgré les victimes, les États et les sociétés touchés ne se disent ni ne se sentent vaincus⁸.

La défaite est polyphonique, elle peut être acceptée, niée, rejetée à l'instar d'un tabou, voire magnifiée au même titre qu'un châtiement. Dans la Hongrie de l'après-Trianon (1920), la catastrophe est vue comme l'issue fatale du libéralisme pratiqué par les élites politiques depuis 1867. Inversement, la défaite peut être relativisée par le vaincu ; on accuse alors le vainqueur de déloyauté ou l'on minimise ses mérites (dénoncer une victoire à la Pyrrhus) ; ou bien l'on invoque la malchance ou la malédiction, comme dans la légende napoléonienne du « général Hiver », voire on reporte la faute sur

8. Claus Leggewie, « 11. September 2001-wessen Niederlage? Die Entstehung eines globalen Erinnerungsortes », dans Carl Horst *et alii.* (éd.), *Kriegsniederlagen...*, *op. cit.*, p. 447-463.

le traître de l'intérieur : c'est ainsi qu'est née dans l'Allemagne de la fin 1918-1919 la « légende du coup de poignard dans le dos » (*Dolchstoßlegende*). La figure du traître permet aussi la négation de la défaite. Au lendemain de l'armistice du 11 novembre 1918, les autorités ont accueilli le retour des soldats allemands en des termes louangeurs, les assurant qu'ils avaient été « invaincus » et, après la signature du traité de Versailles (juin 1919), un grand nombre de forces politiques, sous la république de Weimar, ont exigé la révision du « honteux traité »⁹. Dans d'autres circonstances, rendre taboue la possibilité même de la défaite a conduit à l'éradication des « défaitistes » : que l'on pense ici aux pratiques de Hitler, de Staline et de leurs entourages au cours de la Seconde Guerre mondiale.

LES USAGES DE LA DÉFAITE

L'usage de la défaite est une élaboration dans le temps et l'espace. Il passe par la mise en scène et en récit de la défaite, orchestrée par l'État, par des collectifs (anciens combattants, partis politiques, etc.) ou des individus (médiateurs), et a pour but de construire l'avenir.

Penser la défaite peut tout d'abord servir à préparer la résistance et, à terme, la revanche. Ainsi le témoignage de Marc Bloch, écrit au lendemain de la débâcle française de mai-juin 1940, et paru en 1946 sous le titre *L'étrange défaite*, est-il le constat d'une défaite assumée : l'auteur, historien, en recherche les causes, pour la surmonter et la refuser. Son engagement futur en résistance, par « impératif intellectuel » et « sursaut républicain », est déjà inscrit en filigrane dans ce texte de 1940¹⁰.

9. Nicolas Beaupré, *Le traumatisme de la Grande Guerre, 1918-1933*, vol. 8, *Histoire franco-allemande*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012.

10. Vincent Duclert, « Penser pour résister. *L'étrange défaite* de Marc Bloch », dans Patrick Cabanel et Pierre Laborie (dir.), *Penser la défaite...*, *op. cit.*, p. 169-177, ici p. 175.

Penser et accepter la défaite peut signifier aussi la volonté de régénération et l'entrée dans une ère nouvelle : « une chance à saisir ». C'est ainsi que Pierre Laborie interprète la décision d'Emmanuel Mounier de faire reparaître la revue *Esprit* en zone libre à l'automne 1940, une décision longtemps contestée et parfois interprétée comme un acte d'accommodement avec le régime de Vichy. En réalité, « consentir à la défaite » ouvre une gamme de possibles allant de la compromission ou de la résignation jusqu'à la résistance¹¹.

Penser la défaite dans l'ombre et la contrainte des vainqueurs peut en outre la transfigurer en victoire. C'est ainsi qu'en République démocratique allemande, la « défaite nazie et impérialiste » de 1945 fut transformée en une grande victoire antifasciste, remportée en solidarité avec l'Union soviétique. On peut cependant douter que les dirigeants « deux fois vaincus » de la RDA¹² aient réussi pour autant à convaincre la société est-allemande qu'elle était une société de héros-vainqueurs ancrée dans le camp des gagnants de l'histoire.

Enfin, il est une autre façon de penser la défaite, relativement rare dans l'histoire : une défaite que l'on a progressivement comprise et finalement utilisée à des fins de consolidation de la paix et du vivre ensemble entre les anciens belligérants après le conflit. L'évolution du discours public et de la conscience collective en République fédérale d'Allemagne en est l'illustration. Après une réelle difficulté à assumer la défaite jusque dans les années 1950, la société et ses dirigeants ont pris conscience que cette défaite était nécessaire et même, à partir des années 1980, qu'elle constituait aussi – voire surtout – une « libération »

11. Pierre Laborie, « La défaite : usages du sens et masques du déni », dans Patrick Cabanel et Pierre Laborie (dir.), *Penser la défaite...*, *op. cit.*, p. 9-17.

12. Voir Karl Schlögel, *Le Berlin russe*, Paris, Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme, 2014, p. 181. L'auteur parle des « cadres de Moscou » – les futurs dirigeants de la RDA rentrés de leur exil moscovite – non pas seulement comme des doubles survivants du nazisme et des purges staliniennes, mais comme des « vaincus » devenus les laquais de Moscou ; Manfred Wilke (éd.), *Anatomie der Parteizentrale. Die KPD/SED auf dem Weg zur Macht*, Berlin, Akademie Verlag, 1998.

de la barbarie nazie et une chance de rédemption. Le discours de l'ancien président fédéral Richard von Weizsäcker, le 8 mai 1985, en est l'illustration. Ainsi la RFA s'est-elle engagée progressivement, par sa confrontation avec le passé, dans la voie du rapprochement et de la réconciliation avec les pays et les peuples qui avaient été les victimes de l'agression nazie. Ce processus, jamais achevé, toujours fragile, est néanmoins susceptible d'être remis en cause, ou tout au moins en débat, comme l'illustrent les tensions germano-grecques actuelles.

Cependant, s'il y a une interprétation et un usage public de la défaite, il faut constater que celle-ci est moins souvent l'occasion de commémorations que la victoire. Des exceptions existent comme le 8 mai en Allemagne qui fait chaque année l'objet d'une cérémonie mémorielle, ce qui s'inscrit précisément dans cette politique de consolidation de la paix¹³.

LA NOTION DE CATASTROPHE

Dans le lexique de la défaite, il est un terme qui mérite explication, c'est celui de « catastrophe » car chaque camp y fait référence, à sa façon.

C'est ainsi que l'historien allemand Hermann Aubin, compromis avec le régime nazi, estimait dans les années 1950 que la défaite de 1945 était une catastrophe : en soi pour l'Allemagne et aussi en raison de ses conséquences, car il n'y avait désormais plus de rempart contre le communisme au cœur de l'Europe¹⁴. En revanche, pour son confrère berlinois Friedrich Meinecke, auteur en 1946 d'un ouvrage

13. Jan-Holger Kirsch, « *Wir haben aus der Geschichte gelernt* ». *Der 8. Mai als politischer Gedenktag in Deutschland*, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau, 1999 ; Friedrich Huneke, *Der 8. Mai in Reden deutscher Bundespräsidenten. Ein Längsschnitt*, Schwalbach, Wochenschau Verlag, 2012.

14. Ulrich Herbert, *Geschichte Deutschlands im 20. Jahrhundert*, Munich, Beck, 2014, p. 691.

très remarqué intitulé *La catastrophe allemande*, celle-ci n'était aucunement la capitulation de mai 1945, mais ce qui y avait conduit, à savoir le triomphe du national-socialisme en 1933 et les crimes du régime nazi de 1933 à 1945. La catastrophe est ici l'enchaînement d'événements jugés funestes menant à la défaite¹⁵.

La catastrophe peut également renvoyer à la guerre et aux conséquences de la guerre pour soi-même – la « Grande Catastrophe » est le nom officiel donné en Grèce à la guerre gréco-turque de 1919-1922 menant aux déportations et à l'échange de populations¹⁶; en grec le terme de catastrophe signifie d'ailleurs « destruction » –, mais aussi, dans certains cas, pour l'ensemble de ceux qui l'ont vécue et subie. Cette notion ouvre alors une perspective très englobante, rassemblant ceux qui ont fait l'expérience de la guerre ou qui en partagent la mémoire. Elle permet ainsi le dépassement de la dichotomie vainqueurs/vaincus : tous les belligérants sont *victimes* de la guerre. Elle vise ainsi à créer à distance de l'événement une communauté transnationale de victimes aussi diverses soient-elles. Ainsi on parle aujourd'hui de la Première Guerre mondiale comme « catastrophe originelle » du XX^e siècle, de même que l'on inscrit les deux guerres mondiales dans le patrimoine mémoriel commun des « Européens ». L'orchestration la plus efficace du dépassement de l'opposition vainqueurs-vaincus a été jusqu'à présent la cérémonie de commémoration du 60^e anniversaire du débarquement en Normandie en juin 2004. L'Allemagne a été conviée à y participer aux côtés des représentants des Alliés de l'époque. Non pas que la RFA fût parvenue à réécrire en victoire l'histoire de la plus profonde défaite

15. Winfried Schulze, *Deutsche Geschichtswissenschaft nach 1945*, Munich, Oldenbourg, 1989, p. 46-76.

16. Athanasios Th. Photopoulos (éd.), *Σύγκρουση Ελλήνων και Τούρκων στη Μικρά Ασία, 1919-1922* [*Conflicts entre les Grecs et les Turcs en Asie mineure, 1919-1922*], 2nd International Congress of Oriental and African Studies, Centre Culturel et artistique de Gastouni, 2007.

allemande, mais parce qu'il importait que les générations qui ont contribué à établir la démocratie après la défaite fussent associées aux cérémonies de la libération et du retour à la liberté en Europe. À une lecture traditionnelle de la Seconde Guerre mondiale en Europe comme un conflit entre nations se superpose une autre interprétation, transnationale, mettant en lumière la dimension de guerre civile européenne opposant fascistes et antifascistes sur le continent, au cœur des résistances et des collaborations¹⁷.

La guerre froide a définitivement mis à mal l'antagonisme vainqueurs/vaincus en Europe. La transition démocratique survenue en Europe centrale et orientale à partir de 1989 mène à la déroute des régimes communistes instaurés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le désaveu du système imposé par l'Union soviétique à une partie du continent est vu comme une défaite de cette idéologie issue de surcroît de la « catastrophe » de 1945. Ces pays, quel qu'ait été leur statut alors de vainqueurs ou de vaincus, ont été soumis par Staline. La domination soviétique et le processus menant à son démantèlement sont devenus un ferment de mémoire commune pour l'Europe centrale. C'est son entrée progressive dans l'Union européenne qui scelle la défaite soviétique.

La défaite dépassée devient alors le substrat d'une nouvelle identité européenne fondée sur les notions de paix et de « réconciliation », précisément parce que l'Europe est un continent qui s'est, dans une très large mesure, forgé par les divisions et les guerres¹⁸ et parce

17. Joseph Rovin, *France-Allemagne 1945. Bâtir un avenir commun*, www.futuribles.com/PAX/Rovin.doc, consulté le 25 novembre 2015 ; Alfred Grosser, « France-Allemagne, la vertu agissante d'une morale », *Projet*, n° hors série, septembre 2004 ; <http://www.ceras-projet.com/index.php?id=2616>, consulté le 25 novembre 2015.

18. Jean-Baptiste Duroselle, *L'idée d'Europe dans l'Histoire*, Paris, Denoël, 1965 ; Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism Since 1780. Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 (1992) ; *id.*, *L'âge des extrêmes : histoire du court XX^e siècle (1914-1991)*, Bruxelles, Complexe, 1999 ; Tony Judt, *Postwar: A History of Europe Since 1945*, Londres, Penguin Books, 2005.

que la Seconde Guerre mondiale et la Shoah occupent une place centrale dans son histoire et sa mémoire¹⁹. L'Europe se présente alors elle-même comme le continent qui, après 1945, a su vivre en paix, malgré ses divisions, malgré la guerre froide, et s'efforce aujourd'hui d'assurer le vivre ensemble dans l'ex-Yougoslavie et les Balkans à la suite des déflagrations des années 1990 : « Ce que ce continent a réussi est absolument fantastique ; d'un continent de guerres, il est devenu un continent de paix. Et l'Union européenne est l'emblème de cette transformation. Par conséquent, le prix Nobel de la paix qui lui est attribué est pleinement mérité », a déclaré Thorbjørn Jagland, président du comité Nobel dans son discours du 10 décembre 2012 à Oslo²⁰. Cependant, les pays qui attendent encore dans l'antichambre goûtent aujourd'hui l'amertume de la double défaite (Serbie, Ukraine).

Nous nous proposons ici de traiter des défaites en Europe et des défaites de l'Europe aux XIX^e et XX^e siècles, sans pour autant nous interdire de nous aventurer en amont et en aval de cette période. L'Europe a été au cours de ces deux siècles le théâtre des guerres napoléoniennes, de guerres multiples entre nations, de guerres civiles aussi. S'y est déroulée une grande part des opérations des deux guerres mondiales. Le continent a aussi été divisé pendant plus de quarante ans par une « guerre froide » qui a eu, en constellations mouvantes, ses vainqueurs et ses vaincus. Mais l'Europe du XX^e siècle a été également marquée par ses défaites hors d'Europe, qui ont puissamment affecté les mentalités et les sociétés du « vieux continent ». Les défaites coloniales – les guerres de décolonisation – ont contribué à renforcer un discours de déclin, voire à cristalliser une

19. Claus Leggewie, *Der Kampf um die europäische Erinnerung*, Munich, C. H. Beck Verlag, 2011.

20. http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/2012/presentation-speech.html, consulté le 25 novembre 2015.

conscience de « vaincu » qui s'alimente aujourd'hui dans le discours et le ressenti de tous ceux qui se sentent laissés en marge de la globalisation et dépassés par la nouvelle accélération de l'histoire. Penser la défaite par-delà la guerre devient un nouveau défi de l'historien contemporain. Si la défaite reste aujourd'hui un objet très actuel, c'est sans doute en raison de la mutation des rapports vainqueurs/vaincus à la guerre et à l'histoire.

De l'ensemble des contributions ici rassemblées s'est imposée à nous une typologisation possible de la défaite en Europe suivant quatre catégories qui ne se veulent ni exhaustives ni fermées. Ainsi la défaite peut être niée, décrétée impensable voire conjurée comme c'est le cas pour l'Union soviétique à partir de 1941 et l'Allemagne nazie vers la fin de la guerre. Le défaitisme joue également un rôle dans l'appréciation du sabordage de la flotte à Toulon en 1942 et le sacrifice n'est pas alors compris comme l'acceptation d'un échec, mais bien comme un tremplin vers la victoire finale. Les revers d'interprétation sont l'objet d'une deuxième partie: la défaite est soit immédiatement travestie en victoire (Borodino, 1812), soit le sens qui lui est donné évolue dans le temps (Navarin, 1827) et finit par se muer en triomphe non plus tellement contre l'ennemi, mais pour fonder une nouvelle identité collective (Leipzig 1813, 1945 vu de RFA et de RDA). La signification de la défaite dans la construction mémorielle dépasse largement le cadre temporel de l'événement. Elle franchit les siècles en s'enrichissant d'éléments de temporalité successifs. On aboutit à une sédimentation (3^e partie) dont le plus évident exemple est le souvenir de la bataille de Kosovo Polje (1389). La défaite devient ici consubstantielle à la nation, comme dans le cas italien, et s'alimente en permanence du mythe de la faiblesse. Le martyr de la nation (la Hongrie comme nation en deuil après la signature du traité de Trianon) fonde l'identité et devient une extraordinaire force d'inertie. Enfin, la défaite est aussi source de gloire en ce qu'elle magnifie le vaincu et permet sa régénération (la

bataille d’Austerlitz, 1805) qui fait de sa lutte – souvent comparée à celle de David contre Goliath – le cœur de la fierté nationale (la guerre d’Hiver en Finlande). Le vaincu tient ici toute sa place dans le récit, tout en accédant à une forme de gloire (Alésia, 52 avant notre ère).

Table des matières

Introduction

Corine Defrance et Catherine Horel

Réalités, perceptions et usages de la défaite en Europe 9

La défaite conjurée

Thomas Vaisset et Philippe Vial

Toulon, 27 novembre 1942. Rien qu'une défaite ou plus
qu'une défaite? 29

Johann Chapoutot

« Nous ne capitulerons jamais », ou la défaite comme victoire
ultime (Berlin, 1945) 53

François-Xavier Nérard

L'impossible défaite. L'URSS au début de la Grande Guerre
patriotique (1941-1943) 67

La défaite réinterprétée

Marie-Pierre Rey

Alexandre I^{er}, vainqueur de Napoléon? 89

Anne Couderc et Nikos Sigalas

Navarin, 20 octobre 1827. Les paradoxes d'une défaite
sans guerre 107

Bettina Severin-Barboutie

À l'ombre de l'histoire? La défaite de Leipzig 131

Jörg Echternkamp

Défaites victorieuses? Donner sens à l'effondrement
du III^e Reich en Allemagne, de la Seconde Guerre mondiale
à la chute du Mur 149

La défaite sédimentée

Ivan Čolović

La défaite des Serbes de Kosovo Polje (1389). Constructions
et utilisations du mythe depuis le XIX^e siècle 171

Marco Mondini

Les défaites italiennes :
histoire d'un anti-mythe national 191

Catherine Horel

Le traité de Trianon, 4 juin 1920, ou le deuil de la nation
hongroise 207

Antoine Marès

Les accords de Munich, 1938. Du rôle ambivalent
des défaites 229

La défaite magnifiée

Maurice Carrez

La « guerre d'Hiver » ou la sublimation d'une défaite
(novembre 1939-mars 1940) 251

Aurélien Lignereux

À l'ombre du soleil d'Austerlitz. La défaite austro-russe
et les limites de la victoire décisive 267

Jean-Louis Brunaux

Alésia, défaite paradoxale 287

Conclusion

Mathieu Jestin et François-Xavier Nérard

Le temps des défaites 311

Orientation bibliographique 327**Liste des auteurs** 329

COLLECTION
HISTOIRE NOUVELLE DE L'EUROPE

VAINCUS !

HISTOIRES DE DÉFAITES

Europe, XIX^e-XX^e siècles

« Les vainqueurs sont ceux qui écrivent l'Histoire », a-t-on souvent affirmé. Mais qu'en est-il des vaincus ? La défaite est-elle vraiment sans histoires ?

Des guerres napoléoniennes à la guerre froide, l'Europe a été au cours de ces deux derniers siècles un continent déchiré par des guerres redéfinissant toujours vainqueurs et vaincus.

Longtemps, seuls les historiens du fait militaire ont tenté de comprendre la défaite ; elle sort désormais des champs de bataille pour interroger les récits nationaux. Elle interpelle, avec son lot de héros, de martyrs, d'exilés et de traîtres, et devient un lieu d'expériences et de mémoires.

La défaite prend aujourd'hui sa revanche.

25 euros

ISBN : 978-2-36942-465-9



nouveau monde
éditions

www.nouveau-monde.net

